

CONCOURS EBS

Epreuve de réflexion

Cette épreuve permet au jury d'évaluer votre capacité à :

- analyser
- synthétiser
- argumenter
- maîtriser la syntaxe

Texte : *L'obsession identitaire*, Jacqueline Remy, L'Express du 23/02/2004

Après lu attentivement ce texte, vous répondrez aux questions suivantes :

1. Analyse

Expliquez :

- « c'est le défi communautariste ».
- « Un des paradoxes de l'identité était déjà tout entier....Elle est un mensonge nécessaire. »

2. Synthèse

- Expliquez en quelques phrases la thèse présentée par l'auteur de l'article.

3. Discussion

Relisez le dernier paragraphe : « Contre les dérives....chocs perpétuels », exprimez ce que vous en pensez.

L'obsession identitaire par Jacqueline Remy, L'Express du 23/02/2004

Jamais la volonté d'affirmer sa différence n'a été si sensible. Prospérant sur le désarroi et l'individualisme, la soif d'identité annonce des remises en question. Libératrices ou régressives.



u'y a-t-il de commun entre l'essor du témoignage *trash* comme genre télévisuel, la mode des sports extrêmes, la floraison des tatouages, le succès des Gay Pride, le renouveau de la culture du terroir et le port ostensible du voile dans les banlieues françaises? La volonté d'exposer publiquement sa différence, la quête affolée de soi dans le regard des autres, la fierté d'être à nul autre pareil, l'espoir insensé d'affirmer qu'on s'est trouvé, le désir éperdu d'«exister jusqu'à l'incandescence», selon la belle expression du sociologue David Le Breton: bref, l'obsession identitaire.

Jamais, en tout cas dans les démocraties occidentales, les routes de la vie n'ont été si multiples et dégagées, jamais les marges de manœuvre n'ont paru si larges, jamais les libertés individuelles n'ont fait l'objet d'un culte si vif, jamais nos petits ego n'ont été si choyés, respectés, flattés, rebelles affichés à toute oppression. «Chacun fait ce qu'il veut», ordonne le slogan imparable de la bonne pensée moderne. On est sommé de s'inventer soi-même, comme le raconte le sociologue Jean-Claude Kaufmann dans une imposante somme, chatoyante, publiée ces jours-ci chez Armand Colin: *L'Invention de soi, une théorie de l'identité*.

Parallèlement, alors qu'on vient d'enseigner à quelques générations d'écoliers comment conjuguer le «je» sans pudeur ni scrupule, des tribus de Français agglutinés revendiquent crânement leur identité collective et les plus radicaux, sur un ton tantôt larmoyant tantôt menaçant, balancent un «nous» têtu aux micros et aux caméras de télévision: ils disent qu'ils sont minoritaires, qu'ils ont droit à leur différence, qu'ils sont victimes de discriminations, qu'ils vont se fâcher. Attachés à leur «visibilité» militante, ils veulent être traités comme tout le monde, mais exigent de pouvoir se distinguer: c'est le défi communautariste. Un exercice collectif au bord de la crise de nerfs, une «hystérie identitaire», à laquelle le journaliste Eric Dupin vient de consacrer, sous ce titre, un livre précis et passionnant publié au Cherche Midi.

«Pour exister, nous disposons du choix des armes»

Tout se passe comme si individualisme et communautarisme se nourrissent mutuellement: qu'il s'agisse d'un groupe ou d'une personne, l'important est de se distinguer. «Tout se passe, renchérit Dupin, comme si le désir d'être "comme les autres" avait progressivement, mais fondamentalement, été remplacé par celui d'être "différent des autres": l'obsession de l'égalité semble avoir cédé la place à celle de l'identité.» Dupin et Kaufmann partent du même constat: jamais on n'a autant parlé d'identité. «Placez le mot dans un intitulé de colloque ou de thèse universitaire, vous obtenez immédiatement un supplément d'âme», sourit Jean-Claude Kaufmann. Il pourrait ajouter que l'identité, présentée comme un label de pureté affective et idéologique - on nous l'a volée, on va la retrouver - sert souvent de cache-sexe à des mobiles politiques beaucoup moins avouables. Mais Kaufmann précise surtout que l'effet de mode masque un phénomène profond: «Pour le meilleur et pour le pire, nous sommes entrés dans l'âge des identités.» Le problème est de savoir comment chacun d'entre nous va s'en accommoder. Pour exister aujourd'hui, explique-t-il, nous disposons du choix des armes. Nous subissons de moins en moins les déterminismes familiaux et sociaux qui, hier, nous entravaient. Pour se «fabriquer» soi-même, il nous faut «fermer» ce champ des possibles: l'identité individuelle qu'on se construit résultera du tri opéré entre des images, des désirs, des projets, des conjoints, des idées. On va choisir qui on veut être. Et ce ne sera pas facile, prévient-il. «Chacun devient officiellement responsable de ses succès et de ses échecs, écrit-il. L'invention de soi, perspective irrépressible et fascinante de responsabilité et de liberté (qui accepterait de revenir à l'ancienne société du destin?), ouvre parallèlement sur un horizon de

désarroi, d'implosions individuelles et d'explosions collectives.» Eric Dupin, lui, est beaucoup moins résigné. «Cette surconsommation identitaire est un péril structurel pour les nations et la démocratie, qui attaque la civilisation par les racines qu'elle prétend pourtant défendre.» Il faut lutter, écrit-il, contre l'«enfermement» identitaire par la diffusion de la connaissance. Et de protester: «Le monde peut-il contenir 5 milliards de nombrils?»

Avant de faire l'objet d'un vertige nouveau - «Qui pourrais-je devenir?» - et d'un plaidoyer perpétuel - «J'ai bien le droit...» - l'identité a été imposée d'en haut, autoritairement. Les registres paroissiaux, qui donnèrent naissance à l'état civil, furent généralisés au XVI^e siècle, avant d'être remis en 1792 aux municipalités. Mais l'émergence de l'identité «ne résulte de rien d'autre au début que d'un effort administratif pour réguler la nouvelle société», raconte Kaufmann. L'Etat naissant veut connaître ses administrés, les mesurer, les compter. En fait, les premiers papiers d'identité furent donnés à ceux dont on voulait surveiller les mouvements - d'abord les miséreux ou les paysans en rupture et ensuite les ouvriers, au XVIII^e siècle, puis les nomades et autres «romanichels» en 1912. La carte d'identité pour tous, enfin presque, est née sous Vichy: il s'agit de distinguer les «vrais Français» des juifs, qui ont droit à un document spécial.

«Un des paradoxes de l'identité était déjà tout entier dans ces débuts: en trompant sur le réel, en filtrant de façon sélective sa propre vérité, elle crée les conditions d'une action efficace, souligne Kaufmann. Elle est un mensonge nécessaire.» Le sentiment de l'identité individuelle s'est diffusé dans les milieux intellectuels et bourgeois tout au long du XIX^e siècle, qui voit fleurir épanchements romantiques et journaux intimes. Mais l'explosion identitaire se produit, selon Kaufmann et Dupin, au tournant des années 1960-1970. Pourtant, ironisent-ils tous les deux, l'identité n'existe pas.

Il suffit de se pencher sur les dictionnaires pour comprendre à quel point l'identité est un concept paradoxal: l'identité, c'est ce qui nous fait semblable - le même que les autres - mais aussi ce qui nous fait unique - distinct d'autrui. «L'identité personnelle supposerait l'absurdité d'un sujet restant exactement le même au fil du temps», observe aussi Eric Dupin. L'identité collective est encore plus problématique, sinon impossible, poursuit-il en citant le psychologue Pierre Tap: «Les membres d'un nous étant, tout au plus, des semblables.» Or, alors qu'elle est associée au mythe de l'invariant et du même, l'identité est en réalité un mouvement, affirme Kaufmann. Un mouvement épuisant si l'on considère, comme lui, que chacun est responsable à chaque instant de sa décision: être ceci plutôt que cela, l'identité s'incarnant dans l'action.

Tout le problème, pourtant, vient de ce que l'identité, cette notion floue, parle «diabement aux hommes», insiste Dupin. Elle est d'une très grande pauvreté épistémologique, mais, en revanche, d'une très grande efficacité idéologique - selon l'expression de l'anthropologue François Laplantine. En particulier en période d'incertitude, d'accélération, de mondialisation, de mutations brutales, de célébration du présent. Plus personne ne rêve de mettre ses pieds dans les traces de ses père ou mère. Aucune génération ne veut ni ne peut aujourd'hui se contenter de reproduire ce que la précédente a fait, en l'améliorant. La société n'assure plus son identité en héritant de son passé ni en se comparant à ses voisins. Et la soif d'identité est d'autant plus vive qu'on assiste au «crépuscule des grandes évidences identitaires», écrit Dupin. Les trois piliers traditionnels de l'identité collective traditionnelle - travail, famille, patrie - «ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils étaient». Ils sont devenus des valeurs discutées, des organisations impuissantes, des institutions privées d'autorité. Chef de l'Etat, chef de famille, chef d'entreprise: «Ce sont trois grandes figures d'autorité qui ont été bousculées,

constate Dupin. Si l'individu y a gagné de nouvelles marges de liberté, son inscription dans l'univers social s'en est trouvé singulièrement compliqué.» Du coup, explique l'auteur de *L'Hystérie identitaire*, chacun est tenté de se chercher des identités nouvelles, défensives comme le fondamentalisme religieux, le nationalisme culturel ou les solidarités territoriales, ou plus «modernes», comme le couple homosexuel. Encore que ce dernier soit furieusement tenté de se parer des atours du couple traditionnel. Donc, pour découvrir à quoi on ressemble, on va piocher dans le «festival des régionalismes», le menu à la carte des nouvelles religions, le marquage commercial, le corporatisme des métiers ou des élites, ou la «fierté ethnique»: «Nique ta race», disent les cours de récréation. «Retourne chez toi», réplique l'extrême droite. L'affirmation identitaire sert parfois moins à se construire qu'à rejeter, régresser, exclure. L'identité est un concept hautement inflammable.

Jean-Claude Kaufmann, lui, ne croit pas que l'obsession identitaire soit issue d'un effondrement des grandes institutions, croyances et utopies, qui auraient soudain laissé le champ libre à l'incertitude individuelle. Il affirme au contraire que c'est la montée de l'individualisme qui a sapé ces grandes forteresses de l'ordre social et culturel. Plus personne n'accepte de se laisser dicter sa vie, prétend-il. L'identité, désormais, est une création personnelle même si, Kaufmann l'admet volontiers, on obéit toujours à des courants sourds et à des normes obscures. Mais l'auteur de *L'Invention de soi* se défend de tout angélisme. Reprenant la thèse développée dans *La Fatigue d'être soi*, par Alain Ehrenberg (Odile Jacob), il explique que cette quête solitaire est éprouvante, parfois déprimante et que la liberté peut être un fardeau. Et il met en garde les aventuriers de l'individualisme triomphant contre la tentation d'aller chercher dans le passé les recettes de l'avenir. Il faut se conquérir soi-même, dit-il, sans aller chercher une hypothétique essence de soi dans la biologie, la nature ou la tradition. Il faut au contraire sortir de soi: «Je est un autre», disait Rimbaud. Eric Dupin aussi se méfie du syndrome de la «pensée en marche arrière» - autre expression de François Laplantine. «La pensée identitariste est fâcheusement introvertie et fixiste», observe-t-il. On a même vu un groupe minoritaire de la Cour européenne des droits de l'homme invoquer, à propos de l'accouchement sous X, un «droit à l'identité, comme condition essentielle du droit à l'autonomie».

Contre les dérives du culte identitariste, Jean-Claude Kaufmann appelle de ses vœux une société «de chaleur et de caresses», et un rêve collectif d'altruisme et de goût des autres comme antidotes au conflit et au mépris. Mais seule la passion du savoir nous fera sauter le mur des ego et des ethnocentrismes. Eric Dupin ne propose pas d'autre clef: seule la connaissance des autres nous permet de relativiser les particularismes qui semblent isoler les individus et les groupes, «de décriper la relation à autrui», de cesser de concevoir le monde «sous l'angle mortifiant» de chocs perpétuels.

Proposition de correction

Sujet de réflexion : « L'obsession identitaire » de Jacqueline Rémy, L'Express du 23/02/2004

Voici quelques pistes pour réfléchir au sujet et le traiter au mieux.

1. Analyse

- « C'est le défi communautariste » et « Un des paradoxes... »
Tout d'abord, un peu d'histoire des mots...

Un **défi** est une bravade, une provocation. Défier quelqu'un, c'est lui tenir tête.

Le terme **communautarisme** est historiquement connoté :

Définition du communautarisme

(Référence : <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Communautarisme.htm>)

Étymologie : du latin "communis", communauté, lui-même issu de "cum", avec, ensemble et de "munus", charge, dette : charges partagées, obligations mutuelles.

Le terme "communautarisme" est un néologisme apparu dans les années 1980, en référence aux revendications de certaines "minorités" d'Amérique du Nord (Indiens, Noirs, Québécois français).

Employé dans un sens plutôt péjoratif, le terme communautarisme désigne une forme d'ethnocentrisme ou de sociocentrisme qui donne à la communauté (ethnique, religieuse, culturelle, sociale, politique, mystique, sportive...) une valeur plus importante qu'à l'individu, avec une tendance au repli sur soi. Ce repli "identitaire", "culturel" ou "communautaire" s'accompagne d'une prétention à contrôler les opinions et les comportements des membres de la communauté contraints à une obligation d'appartenance.

Souvent par réaction de défense, le communautarisme s'oppose au libéralisme, à l'individualisme, au rationalisme, au cosmopolitisme et à l'universalisme. Dans les formes les plus exacerbées du communautarisme, le monde est manichéen, il y a

les bons (ceux qui font partie de la communauté) et les mauvais (les autres). Il s'apparente alors à une forme de racisme.

Pour ses défenseurs, aucune perspective n'existe en dehors de la communauté et il est impossible de se détacher de son histoire et de sa culture. La communauté précède alors l'individu et rend la recherche de l'idéal partagé plus importante que la défense de la liberté individuelle. Pour eux, l'État - ou l'autorité, pour les communautés plus petites -, ne peut être neutre ou laïc en matière de choix culturels, religieux ou de morale. Les valeurs servant de référence sont essentiellement traditionnelles, construites sur un passé mythique ou idéalisé.

Les "communautariens" considèrent que l'identité de l'individu ne peut se construire qu'au sein d'une communauté dans laquelle il peut trouver les ressources et l'estime de soi nécessaires. Pour cela la communauté doit se libérer du moule de la "culture dominante" et faire respecter ses particularités, notamment au sein des écoles. Certains mettent en avant la nécessité de protéger des cultures menacées de disparition.

Les "libéraux" estiment, quant à eux, que pour se développer l'individu n'a nul besoin de s'appuyer sur des cultures ethniques ou raciales sources d'enfermement ou de sclérose.

- **Explication dans le cadre du texte**

- Il y a dans ce « *défi communautariste* » un paradoxe : à la fois la recherche de se différencier, d'affirmer son identité, d'être unique, et en même temps d'appartenir à un ensemble, faire partie d'un tout collectif, indifférencié, mais qui existe dans la différence pour ceux qui n'appartiennent pas à cette communauté, qu'elle soit culturelle, ethnique, etc.

En quelques sorte, disons que ce « défi communautariste » cherche dans le « nous » communautariste une existence singulière, unique.

C'est ce qu'explique la partie : « Pour exister, nous disposons du choix des armes ».

- « *Un des paradoxes de l'identité était déjà tout entier...Elle est un mensonge nécessaire* »

Le texte rappelle que la notion d'identité a aussi une histoire à partir du XVI^e siècle. Les papiers d'identité ont d'abord été instaurés pour surveiller les mouvements de ceux qui, au vu de l'Etat, risquaient de perturber l'ordre établi. Et que la carte d'identité, telle que nous la connaissons aujourd'hui, a été mise en place durant la 2^e Guerre Mondiale, sous le gouvernement de Vichy, pour « distinguer les « vrais » Français des juifs ».

Et nous voici là encore devant un paradoxe : nous vivons dans une société qui prône jusqu'au « vertige » le « moi je », l'identité personnelle, alors que l'identité en tant que telle n'existe pas. C'est un « concept paradoxal ». Les sociologues Kauffmann et Dupin s'accordent sur ce point. Que ce soit d'ailleurs l'identité personnelle ou collective, l'identité, « ce qui nous fait semblable ...mais aussi ce qui nous fait unique » est problématique.

Pour agir, nous avons besoin de nous situer, par rapport aux autres et à notre environnement, par rapport à ce que nous voulons. La société occidentale s'est construite sur la notion de sujet. L'identité est alors « un mensonge nécessaire », un mensonge car nous ne cernons jamais totalement ce qui change, c'est-à-dire nous, les autres, le monde, il n'y a pas de vérité absolue. Mais ce mensonge est nécessaire en ce sens que nous ne pouvons pas être sans cette identité.

2. Synthèse

Le thème de l'article de Jacqueline Rémy porte sur « l'obsession identitaire » et, pour l'expliquer, elle présente la thèse de deux sociologues qui partent du même constat : « jamais on a autant parlé d'identité ».

Jean-Claude Kauffmann défend l'idée que cette obsession identitaire est née de la montée de l'individualisme qui détruit « l'ordre social et culturel ».

Eric Dupin pense au contraire que cette obsession identitaire est née de la perte de valeurs collectives traditionnelles. On se réfugie alors dans un individualisme forcené.

3. Discussion

Cette 3^e partie vous permet d'exprimer votre point de vue en l'argumentant.

Les deux sociologues se rejoignent dans cette conclusion : retrouver en quelque sorte le goût des autres, le désir de se connaître, de partager. Essayer de tempérer plutôt que de s'affronter. Se débarrasser de ses préjugés. Voilà quelques pistes pour votre discussion. Vous pouvez l'illustrer par un film, un livre.

C'est le désir de connaître, de savoir qui nous fait aller vers l'autre, nous ouvrir à l'inconnu, ne pas se replier dans une bulle narcissique. Ce désir-là remettra du rêve collectif dans la société, c'est-à-dire du sens et de la joie de vivre ensemble.